

Deux discours de Ferdinand Buisson

Discours de distribution des prix à l'Association polytechnique

24 Juin 1883

In *Conférences et causeries pédagogiques*, Delagrave-Hachette(1888)

Ce qui se fait en ce moment-ci d'un bout de la France à l'autre, de Paris à la plus humble commune, peut se résumer en un mot: c'est une tentative qui a pour objet de fonder dans ce pays-ci une instruction nationale. Tout est là et rien que là!

Et qu'est-ce qu'une instruction nationale? C'est tout d'abord une instruction qui s'adresse à tous les hommes, - c'est d'autre part une instruction qui embrasse dans chaque homme l'homme tout entier. C'est à ces deux caractères qu'on peut ramener tous les traits essentiels de la grande expérience à laquelle nous assistons, de ce grand essai de rénovation sociale qui se poursuit en ce moment dans l'école, et par l'école, dans le pays.

Rien n'est plus facile que d'éviter que les enfants ne s'endorment en classe; il suffit qu'au lieu de les plier à une discipline abstraite vous vous mettiez en communication, j'allais dire en communion avec eux. Il n'est pas nécessaire que l'école soit pour eux un rendez-vous de paresse, de repos, de jeu, de divertissement: qu'elle soit seulement un lieu de travail varié, gai, animé, libre et autant que possible spontané. Nous savons bien qu'il n'y a pas moyen de supprimer l'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul, et qu'il y restera toujours beaucoup de difficultés, et que toujours, malgré le progrès des méthodes, il y faudra beaucoup d'efforts pénibles. Ce n'est pas notre ambition de supprimer le travail, la peine, l'effort, même pour l'enfant.

Car pour devenir un homme, c'est-à-dire un travailleur et non pas un oisif, il faut qu'il prenne à l'école, avant toute autre leçon, l'habitude, l'idée, l'amour du travail; mais que ce ne soit pas le travail à contresens que nous lui imposons, faute d'avoir compris son état d'esprit et de nous être mis à sa place. Il faut que les élèves lisent, écrivent, comptent, mais il faut aussi que, quand ils lèvent la tête de leur cahier, ils trouvent en face d'eux une figure intelligente, souriante, avenante, un regard ou une parole d'encouragement, des blâmes rapides et paternels, un mot qui les ramène au devoir, et non pas la punition bête, machinale, aveugle et qui a l'air d'une espèce de vengeance du maître impatienté; il faut qu'ils sentent auprès d'eux quelqu'un qui les guide, qui les observe, qui les aide, qui leur fasse reprendre haleine, qui les soutienne, qui les stimule, - mais je peux tout dire d'un mot: quelqu'un qui les aime!

Ce ne serait pas ici le lieu d'entreprendre l'énumération des enseignements nouveaux. Laissez-moi vous citer seulement, pour vous montrer jusqu'où vont nos espérances, les deux ou trois exemples qui s'éloignent le plus des anciennes idées.

Le programme obligatoire de l'enseignement primaire public comprend aujourd'hui ce qu'on appelait il n'y a pas longtemps, ce qu'on appelle encore dans certains pensionnats les « arts d'agrément », le dessin ou le chant.

Pour ce qui est du dessin, il n'est pas besoin ici de nous justifier: il y a dans cette assemblée des centaines de personnes qui, mieux que moi, pourraient dire, au nom de leur expérience professionnelle, combien il est absurde de ne voir dans le dessin qu'un art de luxe, un amusement, et de n'y pas voir ce qu'il est avant tout, une des premières nécessités de notre industrie, un des éléments principaux de notre capital social. Est-il besoin d'insister, à l'heure même où, de toutes parts, ouvriers et patrons, commissions d'enquête et chambres de commerce, se rencontrent pour conjurer le gouvernement de propager à tout prix l'enseignement du dessin comme le seul moyen de soutenir l'honneur de nos industries et de nos arts industriels, comme la première condition à remplir si nous voulons garder notre rang dans le monde économique? Mais le chant, à quoi cela sert-il? - À rien, et c'est précisément pour cela qu'il faut l'enseigner dans l'école primaire.

Hier, Messieurs, je recevais au ministère un gros dossier où je ne m'attendais certes pas à rien trouver qui fût à votre adresse. C'était le résumé des dépositions faites par des pères de famille devant une commission scolaire; je ne vous dirai pas où cela se passait, - ce n'est pas dans votre académie, monsieur le recteur, mais ce n'en est pas loin. - Vingt-huit pères de famille venaient déclarer qu'ils n'enverraient plus leurs enfants à l'école, du moins jusqu'à ce qu'on eût mis à la place du maître actuel « un instituteur convenable », c'est leur propre expression. J'ai lu toutes ces dépositions. Les plaintes se ressemblent étonnamment; elles se réduisent à deux, au fond. La première, c'est que dans cette école, on dit bien des prières, mais « elles ne sont pas assez longues »; il n'y a qu'un « Notre Père » par jour et un « Je vous salue, Marie »; évidemment, dit l'un d'eux, « cela n'est pas suffisant ». L'autre reproche est plus grave: Imaginez-vous que cet instituteur veut apprendre à chanter aux enfants! Et il y a un père de famille, un bon valet de ferme, qui dit: « J'envoie mes enfants à l'école pour qu'on leur apprenne

à lire, et non pas pour qu'on leur fasse chanter des tonton, tontaine, tonton, comme fait le maître à chaque entrée et sortie de classe. » Et c'est pour cela que les vingt-huit pères ont retiré leurs enfants de l'école primaire; je dois ajouter que la commission scolaire a trouvé le motif d'exclusion valable, et a donné raison aux récalcitrants. Eh bien, nous, nous leur donnerons tort, et sans trop nous irriter contre ces braves, gens chez qui cette horreur de la musique n'est peut-être pas absolument spontanée, nous leur répondrions volontiers: Oui, Jacques Bonhomme, nous voulons que ton fils apprenne à chanter. Et pourquoi ne l'apprendrait-il pas? Est-ce que tu crois que tes enfants n'y ont pas droit? Ou qu'ils ne sont pas capables de goûter les belles choses? Est-ce qu'ils n'ont pas une âme comme les autres, et tout comme eux des joies et des peines à exprimer? Est-ce que leur carrière ne sera pas assez dure pour qu'ils aient besoin, eux aussi, de tout ce qui console et de tout ce qui charme, de tout ce qui relève et de tout ce qui aide à vivre?

Séance de fin d'année de l'École Alsacienne

28 Juillet 1887

In *Conférences et causeries pédagogiques*, Delagrave-Hachette(1888)

(...) La marque propre et caractéristique de l'École Alsacienne, c'est qu'elle a une discipline qui est à elle seule toute une éducation. « Discipline », hâtons-nous de nous expliquer, ce malheureux mot discipline a deux sens, et il couvre deux idées différentes: il y a la discipline militaire et la discipline scolaire. Le grand mal c'est de les confondre. Ce qui a fait le plus de tort à nos meilleurs établissements d'éducation, c'est que, dans l'admiration si légitime que nous éprouvons tous pour la discipline militaire et pour les merveilles qu'elle fait accomplir à l'homme, on s'est imaginé qu'elle peut, qu'elle doit s'appliquer aux enfants.

Confusion dangereuse. La discipline militaire suppose l'homme fait, l'homme capable d'effort, capable d'une obéissance qui est le suprême triomphe de la volonté. La discipline militaire suppose le maximum de la possession de soi-même, une puissance de vouloir qui doit aller jusqu'à être prêt, à toute heure, à toute minute, au sacrifice absolu de soi-même: le soldat marche comme une machine et tombe comme un héros.

Mais ce qui manque le plus à l'enfant, c'est précisément la volonté; il ne l'a que faible et vacillante, entravée à chaque instant par la fragilité de ses organes, par la mobilité de son esprit, par l'inconstance de sa pensée. Que lui faut-il donc, sinon une discipline qui lui apprenne à vouloir, qui l'aide à vouloir, qui sollicite en lui avec douceur l'éclosion et le développement de l'être moral, qui s'ingénie comme savent le faire les mères, à le faire épeler laborieusement, lettre à lettre, dans le grand livre du devoir?

C'est là la vraie discipline qui convient à l'enfant, et c'est précisément le contre-pied de la discipline militaire. On a trop comparé une école bien tenue à un régiment bien mené, et cette comparaison nous a fait bien du tort. Rien ne ressemble moins à un régiment que l'École Alsacienne. C'est plutôt un petit monde en raccourci, une sorte de société en miniature où règnent des lois spéciales un peu meilleures que celles mêmes qui régissent la grande société.

Ceux qui président aux destinées de cette École ne m'en voudront pas si je dis que la chose principale qu'y apprennent nos enfants c'est à être exigeant en matière de justice, très scrupuleux sur l'idée du mérite et du démerite. Et c'est l'exemple de leurs maîtres qui les y pousse.

L'enfant ne peut pas se gouverner par des moyens abstraits, par des raisons de morale pure, par des motifs désintéressés. Vouloir lui faire faire le devoir par devoir, c'est une chimère, dit-on couramment, c'est une impossibilité en éducation. À grand peine, l'homme, après des années de réflexion, atteindra-t-il à cette hauteur. Comment voulez-vous que l'enfant en soit capable? Et c'est parce qu'il n'en est pas capable qu'on a recours à tout l'échafaudage des moyens extérieurs destinés à soutenir le devoir: les punitions et les récompenses. Je n'en dis pas de mal, et il ne faut dire de mal d'aucun de ces états sur lesquels s'appuie la faiblesse humaine.

Mais enfin, ce que vous avez osé, c'est précisément de vous passer dans votre école de ces états, de cet appui du dehors. Ce que vous avez cru possible, c'est de fonder toute une discipline scolaire sur l'absence de punitions et sur l'absence de récompenses. Pensant, contre l'avis commun, que plus une morale est haute et sévère, plus elle convient à l'enfant, vous avez décidé qu'ici on ne dirait jamais à un élève: consigne, retenue, piquet, pensum; mais qu'on lui parlerait un autre langage. « *Tu as mal fait, tu as mérité une mauvaise note, tu as commis une faute ou une négligence, ou une étourderie. Efforce-toi de la réparer.* » Et vous avez créé tout une petite échelle numérique pour marquer les divers degrés de l'appréciation du mérite et du démerite. L'enfant rapporte chez lui non pas des punitions, mais des notes bonnes, mauvaises, médiocres, dont sa famille et lui mesurent très exactement la portée.

(...) Une bonne place dit trop et trop peu, et elle ne dit pas la même chose qu'une bonne note hebdomadaire. La note invite

l'enfant à se comparer non pas à son camarade, mais à lui-même, à se demander, non s'il a fait mieux qu'un autre, mais s'il a fait mieux aujourd'hui qu'hier, cette semaine que la semaine dernière.

Ce mode de comparaison est le meilleur des deux, en ce qu'il prévient à la fois et l'orgueil et le découragement. C'est surtout le découragement qu'il faut combattre dans la masse des élèves d'une école et que combat en effet cet ingénieux système de notes qui sont à la fois des notes morales et des notes pédagogiques.

Avez-vous pensé quelquefois à ce pauvre petit enfant qui se trouve par des hasards de toute sorte, par un concours de circonstances dont il n'est pas toujours responsable, le dernier de sa classe? Cette constatation brève et un peu brutale ne peut guère, en se réitérant, que le déprimer et l'accabler, surtout s'il est perdu dans un de ces trop vastes établissements où l'on n'a pas le temps de s'occuper en particulier de lui.

Ici on lui dira: Oui, mon enfant, tu es le dernier en telle ou telle branche, et en toutes peut-être; mais il dépend de toi d'avoir néanmoins, à ta manière et à ton rang, du mérite, autant de mérite que n'importe lequel de tes camarades. Tu peux même en avoir davantage; si tu te donnes plus de peine qu'eux. Tout en restant, s'il le faut, le dernier par le succès, tu peux devenir le premier par l'effort, et nous allons t'aider; tu es le dernier cette semaine avec une note très basse; sois encore le dernier la semaine prochaine avec une note un peu plus élevée, et tu auras marché. Marche ainsi de semaine en semaine, et tu seras aimé et honoré dites maîtres autant qu'un autre, petit dernier! Courage! En apprenant petit à petit à te corriger, à travailler, à t'observer et à te faire violence, tu acquies de jour en jour de la force et de la valeur; tu as fait aujourd'hui un petit progrès, tu en feras demain un autre: continue ainsi, et, peut-être, dans la vie, arriveras-tu plus haut que ceux qui sont aujourd'hui les premiers.

Et quand cela ne serait pas vrai, et quand la société ne serait pas construite de manière à donner raison à cet idéal, qu'importe? Il est très bon que l'école se le propose. Il est très bon qu'elle fasse entrevoir aux enfants un régime social où règne une morale supérieure à celle des fables de La Fontaine.

La morale des fables de La Fontaine est la seule vraie, dit-on, pour la société réelle; elle en est la trop exacte expression.. C'est possible, mais nos enfants ont bien le temps de s'y faire. Tâchons qu'ils commencent par un idéal plus relevé et qu'ils n'entrent pas dans la mêlée de la vie sans une riche provision d'idées généreuses; si riche soit-elle, elle s'épuisera toujours assez vite. C'est la vie qui se chargera de leur apprendre le réel, c'est à l'école de leur apprendre l'idéal. Ah! Ne vous laissez pas effrayer, Messieurs les professeurs, par ceux qui vous accusent de mettre le but trop haut et de courir après des chimères! Quand l'idéal aurait disparu de la terre entière, il y a un lieu où il se trouvera, où son culte aura toujours des prêtres. Banni de l'univers, il reparaitra dans l'école.

(...) D'instinct et sans programme, sans mot d'ordre, par la force même des choses, l'École alsacienne s'est fondée comme une école de résistance à la théorie du fait accompli et de la résignation passive! Par une secrète et naturelle conséquence des idées, à force de se raidir contre le culte du succès et le respect du fait brutal de l'ordre des choses nationales, on a pris l'habitude d'appliquer les mêmes principes à la vie de l'homme, et puis, tout naturellement à la vie de l'enfant. Oui, là même, dans ce tout humble domaine, les fondateurs de l'École Alsacienne, sans s'en douter peut-être, ont fait pénétrer leurs plus intimes préoccupations; là aussi, ils ont fait la guerre au succès, ils ont senti qu'on ne s'y prend jamais trop tôt pour faire des hommes capables de se tenir debout si d'autres se courbent, capables de juger, non d'après autrui, mais par eux-mêmes, non par entraînement ou par routine, mais par réflexion et caractère. La première chose qu'ils leur ont apprise, c'est à ne pas s'agenouiller devant le succès; ils ont senti que le plus grand besoin du pays, c'est qu'on lui prépare des enfants nourris dans un sentiment de fière indépendance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas la justice et la vérité parfaite.